

NOTES DE LECTURE

Ruth AMOSSY et Anne HERSCHBERG PIERROT, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan, coll. "128 – Lettres et sciences sociales", 1997, 128 pages.

Le stéréotype a longtemps été considéré comme la marque de faiseurs peu imaginatifs, lorsque la création artistique se voulait un lieu d'invention et d'originalité. Les clichés de langage apparaissaient comme des formes figées réservées à l'usage ordinaire, voire à des journalistes pressés, et dénotaient une vision simplifiée de la réalité, dans laquelle les psychologues n'étaient pas loin de voir une réduction porteuse de préjugés, particulièrement de type raciste (les fameuses caricatures textuelles ou iconiques se moquant des cultures étrangères à celles de l'énonciateur).

Au moment où les avant-gardes sont arrivées au bout de leurs explorations et où les créateurs revisitent les auteurs anciens dans une logique postmoderne empreinte de citations et d'imitations, et où linguistes et psychologues redécouvrent l'intérêt de partager des sens communs pour construire un vivre-ensemble, le stéréotype commence à perdre sa dimension péjorative et à redevenir un objet d'étude précisément dégagé de jugements souvent stéréotypés. Les travaux récents de R. Amossy, de J.-Ph. Leyens ou de J.-L. Dufays avaient ouvert cette voie que R. Amossy et A. Herschberg Pierrot synthétisent ici en s'inspirant à la fois des théories de la psychologie sociale et de l'analyse linguistique et littéraire.

Cette synthèse commence par un inventaire nécessaire des différents termes utilisés pour ces notions (cliché, poncif, lieu commun, idée reçue, stéréotype, topoi) et leur difficile distinction entre cliché comme objet linguistique et lieu commun comme expression de la pensée. Il en ressort que c'est surtout au XIX^e siècle que va se construire cette image négative, dans la lignée de Flaubert, et surtout pour dénoncer les productions de masse en littérature et dans la presse. "Le trivial n'est plus le carrefour d'une communauté mais le point de séparation de l'individu et de la route commune" (p. 18).

Les premières enquêtes de psychologie sociale vont quant à elles très vite s'intéresser aux stéréotypes ethniques et raciaux, pour construire la notion de représentation culturelle préexistante. Différents niveaux seront distingués comme le stéréotype, relevant d'une composante cognitive, le préjugé appartenant à la composante affective, et la discrimination qui se traduit dans un comportement. Les rôles sociaux sont ainsi identifiés en fonction d'images collectives préalables. Mais si ces images sont des facteurs de tension sociale intercommunautaire et interpersonnelle, elles permettent aussi de construire une cohésion sociale en référence à une identité partagée.

En littérature, Jean Paulhan fut le premier à s'opposer au terrorisme vis-à-vis du cliché, et il ne sera relayé que dans les années 60 par les critiques structuralistes, qui veulent bannir les jugements de valeur de leur approche. On peut enfin l'étudier dans ses dimensions formelles, énonciatives, pragmatiques ou historiques. Après Riffaterre, les travaux de Barthes, Angenot ou Duchet tenteront de retrouver la dimension sociale du lieu commun, au-delà de son usage linguistique, à la fois dans son utilisation par les écrivains et dans sa consommation par le lecteur. Les modèles inférentiels développés par les théories de la lecture reposent pour une bonne part sur la reconnaissance d'un savoir commun (des structures du récit, des scénarios, des personnages types, des formes linguistiques et des jeux d'intertextualité) partagé par le plus grand nombre des lecteurs. Et les théories récentes construites autour de la notion de prototype, compris comme "le meilleur exemplaire communément associé à une catégorie" (p. 93), renforcent encore l'intérêt et la nécessité de reprendre fondamentalement la notion de stéréotypie. La pragmatique, les théories de l'argumentation, l'analyse du discours s'intéressent aussi, aujourd'hui, aux questions des topoi, des présupposés, du préconstruit, qui composent les soubassements de nos discours, de nos conversations et de nos arguments.

Actuellement, des approches théoriques tentent d'approfondir ces notions, dans différentes sciences sociales et humaines, tandis que plusieurs analyses empiriques sont réalisées sur des corpus d'articles de presse ou de discours politiques (les lieux qui semblent toujours les plus marqués !), moins pour dénoncer les préjugés et les fausses évidences que ces textes mettraient en avant (de manière plus ou moins explicite) que pour identifier la "dynamique des relations à l'autre et à soi" (p. 118) qu'ils enclenchent. Par son inventaire des différentes théories en présence, par les perspectives d'analyse qu'il ouvre, cet essai de clarification bien mené vient à son heure.

Marc LITS

Pierre BOUDON, "Une interface discursive : l'ironie", *Nouveaux Actes sémiotiques*, n° 49, Limoges, PULIM, 1997, 43 pages.

Alors que le Groupe μ de l'Université de Liège a longtemps été seul à porter attention à la rhétorique, du temps du structuralisme triomphant, les sémioticiens s'y intéressent à nouveau, dans la continuation, soulignée par Jacques Fontanille, de leurs travaux sur l'énonciation et le discours, la figurativité, la sémiotique des passions et la catégorisation en sémantique. C'est dans la mouvance, également, de la sémantique du prototype que Pierre Boudon propose ici l'analyse de cette configuration discursive particulièrement complexe qu'est l'ironie, dont on conçoit bien qu'elle ne peut être appréhendée qu'à travers une théorie de l'énonciation.

Le sémioticien s'en tient à une position strictement rhétorique, estimant que ce trope catalogué comme "une duplicité énonciative" relève d'un mécanisme discursif avant d'être investi pragmatiquement. On peut bien sûr s'interroger sur l'existence de cette figure, indépendamment de sa reconnaissance par le récepteur, puisqu'elle se construit dans un rapport polémique, même si l'énonciateur a cette particularité de dégager immédiatement sa responsabilité dans le mouvement de son expression. Mais cette option permet à Boudon de construire systématiquement le modèle sémiotique de l'ironie, en y intégrant cependant la dimension de l'intonation.

Il reprend donc son hypothèse du "templum" (une "structure de base élémentaire à partir de laquelle on peut déployer un réseau de co-déterminations disposées toujours selon un même "pattern" constituant entre elles des matrices de mises en correspondance" –p. 18), pour identifier sur le plan discursif l'émergence de l'ironie entre sens littéral, sens figuré et sens sous-entendu, et plus particulièrement dans le double sens qui se positionne entre les deux derniers postes analysés. En passant de l'énoncé au texte, Boudon identifie ensuite les tropes qui construisent l'ironie, et particulièrement l'antiphrase implicite, ce qui permet à l'énonciateur de renverser les valeurs et de faire basculer le sens en son contraire. Il aborde enfin les aspects liés à l'évaluation (comment l'éloge peut se renverser en blâme) et à l'intonation qui peut jouer sur les tons sérieux, polémiques et ludiques.

La combinaison de ces quatre "templa" lui permet d'élaborer une matrice particulièrement convaincante de la figure, dans la mesure où elle est ici saisie dans sa globalité énonciative, chaque élément fonctionnant en simultanéité avec les autres dans le dispositif complexe que convoque toute manifestation linguistique d'ironie (sans qu'on prenne ici en compte les gestes, regards et autres éléments qui la ponctuent dans la conversation ordinaire). A ce titre, l'inventaire systématique de la figure représente une richesse méthodologique réelle pour les chercheurs.

Pierre DELCAMBRE, *Écriture et communications de travail. Pratiques d'écriture des éducateurs spécialisés*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1997, 327 pages.

“Analyser les pratiques d'écriture est (...) une bonne entrée en matière pour comprendre les organisations de travail et leur fonctionnement”, écrit Pierre Delcambre dans l'introduction de son livre *Écriture et communications de travail*, qui réussit la (triple) prouesse de comprendre dans leurs interrelations un *métier* (celui-ci, sa genèse et son évolution), un *secteur* (ce dernier, ses contraintes et ses règles) et un *acte d'écriture* (avec son élaboration et sa place dans le processus de communication). Et ceci à partir d'une analyse fouillée et pénétrante “d'un terrain” dont il a acquis une pleine maîtrise : le domaine de l'éducation de l'enfance inadaptée.

Le livre se lit à la fois comme une analyse approfondie de ce domaine particulier et comme une invitation à une démarche et à une approche originales de recherche, qu'il est sans doute présomptueux de vouloir résumer dans ce compte rendu par les deux seules assertions suivantes :

1. Même les objets les plus insignifiants de la vie quotidienne –en l'occurrence les écrits matérialisés de la vie de travail– méritent d'être analysés, car il est possible d'en dégager le sens, à condition de les intégrer dans leur contexte et de les approcher par leurs pratiques ;

2. D'autre part, ces objets et notamment les objets de communication ne sont pas simplement des produits ou le résultat d'une production, mais ils s'inscrivent dans des processus de production et de communication, qui ne débutent pas nécessairement avec eux et qui ne s'achèvent pas nécessairement avec eux. Même si ces objets ne peuvent pas être considérés comme des éléments de la communication managériale de l'organisation étudiée, ils s'insèrent dans des espaces de travail organisationnel.

Ce sont là deux préceptes ou deux pistes qu'il convient de ne pas prendre à la légère et qui sont susceptibles d'inspirer un ensemble de recherches sur des séries d'objets d'écriture ou de communication banals de la vie de travail : depuis les post-it et les notes téléphoniques prises au vol, jusqu'aux procès-verbaux de réunions, en passant par les annotations dans les agendas, les cartons réponses ou encore les griffonnages effectués lors de réunions. Pierre Delcambre porte lui-même un regard –probablement en vue d'analyses ultérieures– sur les “cadres [qui] accompagnent leur travail de réflexion par une écriture permanente de notes, prises en réunion ou rédigées dans le train, jetées à la va-vite «au bureau», surchargeant les rapports ou courrier reçus, accumulées dans des dossiers ou gardées temporairement le temps de préparation d'une réunion...” (p. 279). Le même chercheur –enseignant et animateur d'ateliers d'écriture à ses heures– n'est-il pas par ailleurs à l'origine, avec des collègues du Groupe d'études et de recherches sur les communications organisationnelles de la société française des

sciences de l'information et de la communication, d'un colloque sur les objets et les pratiques de communications organisationnelles (délibérément sous-titré "construire des approches scientifiques"), tenu à Lille en décembre 1997 ? Colloque se rapprochant de la médiologie, dont on sait l'importance qu'elle accorde à une lecture politique, diachronique et matérialisée des phénomènes de médiation et de transmission. On ne sera dès lors pas étonné de retrouver dans l'ouvrage présent un intérêt porté à ces mêmes éléments.

On l'aura compris le livre se présente comme une étude de terrain, tout en étant simultanément une incitation à comprendre en profondeur ce qui se passe quand on produit de l'écrit sur les lieux de travail, depuis les fonctions jusqu'aux effets, en passant par tous les éléments de la production collective, communautaire ou sociétaire.

Pour ce faire, il s'intéresse tout particulièrement aux documents habituellement délaissés par les recherches sur les stratégies de communication des organisations, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas directement liés à un travail sur "l'image organisationnelle". Ainsi s'attache-t-il aux textes écrits par les agents subalternes, en tenant compte de leur position, de leur place et de leur lien de sujétion. D'autres travaux de l'auteur laissent percevoir qu'il ne néglige pas pour autant les objets plus stratégiques, des rapports annuels des entreprises commerciales, par exemple, aux brochures de présentation, ou encore aux bulletins des organisations, mais en tenant compte également des liens de subordination qui peuvent exister entre leurs producteurs et la direction générale.

Le livre n'hésite d'ailleurs pas à bouleverser une série de schémas traditionnels sur la communication d'organisation, entre autres la séparation souvent présentée entre la communication interne et la communication externe.

"La distinction DEHORS VS DEDANS qui sous-tend la distinction communication externe vs communication interne ne nous semble théoriquement guère pertinente pour une analyse du fonctionnement de l'écrit en entreprise. Elle présuppose en effet deux choses : que l'auteur de la communication est l'entreprise, et que l'entreprise est un espace qui peut être défini comme «interne». La première présupposition est précisément opposée à notre parti pris théorique. La seconde fait l'économie d'une analyse des espaces concrets, ce qui est regrettable pour une étude de communication" (p. 279-280).

L'auteur, engagé dans une approche de type médiologique, n'hésite pas non plus à lancer quelques brûlots envers la démarche de Régis Debray, qui s'intéresse davantage aux fondateurs, aux organisateurs, aux apôtres et propagandistes qu'aux subalternes et qui soutient comme "hypothèse de base de la médiologie : la fonction communautaire des communications".

A partir de l'intuition de départ selon laquelle, en milieu organisationnel, "écrire est un travail" même pour les salariés dont ce n'est pas la fonction principale, Pierre Delcambre opère une série d'observations et d'interprétations portant sur deux outils textuels sélectionnés dans sa recherche, à savoir la **note de comportement** écrite par l'éducateur de

référence sur les enfants dont il a la charge, et le **cahier ou journal de bord** de l'équipe éducative.

Certes, ces deux objets d'écriture sont très différents l'un de l'autre –l'auteur adoptera d'ailleurs à l'égard de chacun de ceux-ci un mode d'écriture spécifique–, mais dans les deux cas l'hypothèse selon laquelle "écrire est un travail" sera largement vérifiée. L'écriture au travail se présente ainsi ainsi comme un processus lié à des impératifs, à des règles et à des contraintes, s'opérant dans un milieu de socialisation, générant des effets, impliquant souvent des démarches ritualisées et permettant toujours aux acteurs qui s'y engagent et qui, dans un bon nombre de cas, s'y impliquent, "un certain jeu" par rapport aux règles de départ.

Parti d'éléments que certains considèrent comme insignifiants, Pierre Delcambre touche ainsi, par une analyse socio-anthropologique, des éléments importants de notre société de textes. L'étude de la production documentaire des entreprises et des organisations s'avère en effet une piste fertile pour comprendre l'activité des organisations et le travail des salariés, pour peu qu'on s'y engage avec fougue et ténacité, comme Pierre Delcambre, ce qui n'exclut, dans le chef de ce dernier, ni les moments d'humour, ni les moments d'humeur dans un texte tout à la fois dense, ardu, passionnant et dérangeant. Dérangeant car optant délibérément, ce qui en confère la richesse, pour une série de ruptures avec des démarches plus traditionnelles. "Faire une analyse de communication amène à ne pas considérer les écrits seulement comme résultats d'interactions, ni même comme de simples textes. Ce sont des objets qui circulent et trouvent un usage finalisé par l'activité" (p. 67). Il s'agit aussi de rompre radicalement avec une conception univoque et linéaire du texte (p. 56). Et de se focaliser ainsi sur "la dimension collective du travail, (...), [qui] concourt à faire de la communication écrite un moment d'enjeux multiples qui peuvent amener aussi bien l'investissement, l'engagement dans l'écriture que le retrait, la répétition soumise, l'évitement" (p. 9). Tout en décrivant "comme constitutives des pratiques d'écriture, des phases comme la discussion préalable, le réemploi de textes, et encore la correction, l'assistance à l'écriture, la validation..." (p. 318).

Un net parti pris en quelque sorte en faveur de l'analyse de la communication et des objets dans lesquels elle se matérialise.

Ainsi la description fine et minutieuse du travail d'écriture, selon diverses situations, mais toujours prises au départ d'agents écrivains inscrits dans une relation de subordination et de sujétion, (re)met en cause des schémas bien établis. Pour Pierre Delcambre, il s'agit de décrire ce qui se passe, comment cela se passe –voir notamment d'où vient le document et où il va (vers quel destinataire concret ou "construit")–, avec une insistance continue pour la prise en compte des processus, des genèses, des trajets et des parcours. Il s'agit aussi de voir ce que cela signifie profondément pour les acteurs qui s'y sont engagés, lors de la prise d'écriture ou de la mise en écriture, ou encore depuis l'enthousiasme de la représentation jusqu'à la déception de l'attente (de très belles pages sur cette question).

La combinaison de l'observation anthroposociologique de la production de textes avec l'analyse des pratiques de lecture –qui se profile entre les lignes de l'ouvrage– est une piste désormais largement ouverte par l'auteur.

Axel GRYSPEERDT

Eugène ENRIQUEZ, *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, 409 pages.

Dans son dernier ouvrage, Eugène Enriquez rassemble un certain nombre d'articles écrits entre 1972 et 1993 sur le problème du pouvoir qui est au centre de ses préoccupations depuis ses premières publications. Il y a dans sa pensée comme une espèce de fil rouge qui, depuis toujours, tourne autour des questions : qu'est-ce que le pouvoir ? qu'est-ce que le pouvoir dans l'organisation ? qu'est-ce que l'homme avec son désir ? On y trouve, en même temps, la question des contraintes structurelles dans lesquelles nous vivons et les conséquences qui en résultent et la question de la possibilité de se déprendre quelque peu des mailles organisationnelles dans lesquelles nous pouvons être enserrés, de voir le degré de liberté dont nous disposons dans diverses situations.

C'est parce que l'entreprise est devenue une des principales institutions de la vie sociale qu'elle est l'arène privilégiée des jeux du pouvoir et du désir. Les sujets humains y vivent leur désir d'affiliation, visent à réaliser un certain nombre de leurs projets, s'attachent à leur travail. Dans l'entreprise se joue l'identité, la jouissance de chacun. Pour l'auteur (qui se définit comme un freudo-weberien), les analyses sociologiques classiques sur les relations de pouvoir et les enjeux stratégiques dans l'entreprise sont souvent justes mais elles laissent échapper un élément essentiel : " l'amour et la violence qui président à toute vie organisée et qui ne s'embarrassent pas de logiques d'action ". L'entreprise est à la croisée des projets conscients, des phantasmes et des désirs. Les structures d'organisation expriment non seulement une manière de distribuer l'autorité en vue d'objectifs à réaliser, mais aussi des mécanismes de défense contre l'angoisse et des désirs de pouvoir. Plus l'angoisse est grande et refoulée, plus les structures de pouvoir sont rigides. Dans ces lieux, hommes et femmes risquent leur estime de soi, leur propre identité, leur désir de création, en un mot leur vie.

On ne trouve pas dans cette pensée la naïveté et l'optimisme des premiers psychosociologues américains qui identifiaient facilement le bonheur des individus et le bonheur de l'entreprise. Le consensus était la règle, le disensus l'exception. Enriquez n'est pas optimiste, mais il ne tombe pas non plus dans une opposition manichéenne entre désir individuel et exigence de l'organisation. Des jeux existent, dangereux parfois pour l'existence des individus, pour le sens qu'ils peuvent donner à leur action. Mais, aussi, chacun des protagonistes pense pouvoir gagner quelque chose,

donner du sens à son action, disposer d'une partie du pouvoir, aussi inégalement réparti que soit celui-ci. Si Enriquez s'est aventuré dans l'intervention psychosociologique, c'est parce que lui et bien d'autres avaient perçu qu'il existait, dans toute organisation, des désirs de transformation, d'innovation, de changement.

La première partie de l'ouvrage –qui en comporte trois– met en lumière la manière dont les organisations essaient de diriger la vie de leurs collaborateurs. Les entreprises modernes adoptent des structures d'organisation, c'est-à-dire des structures de pouvoir, qui favorisent un certain degré d'identification de l'individu à l'organisation et sa mobilisation. Aujourd'hui, plus que jamais, il y a un envahissement grandissant, même si l'on constate un retrait de la part de ceux qui ont mieux compris ces tentatives un peu totalitaires et même si une sorte de dissociation est en train de se produire (les gens fonctionnent d'une certaine façon dans l'organisation et en même temps développent leur propre culture).

Dans les textes qui jalonnent la seconde partie, Enriquez montre les ressorts de sa pratique et le rôle joué par la formation et l'intervention psychosociologique dans la transformation des organisations. Il explicite avec force et argumentation son opposition à certaines formes de psychosociologie de type potentiel humain (gestalt, bio-énergie, approche rogerienne...) ou de type comportemental (PNL, analyse transactionnelle...). La psychosociologie, pour lui, est "une discipline qui favorise l'exploration du plus intime de l'être, en l'étudiant concrètement dans ses actions individuelles et collectives. Elle ne met pas de côté le champ politique dans lequel s'inscrivent les décisions et les actes".

La troisième et dernière partie porte sur le changement et l'émergence du sujet. L'entreprise est replacée dans le contexte social. La question est celle du rôle du sujet humain dans la création du lien organisationnel et social.

Cet ouvrage, s'il a été entrepris pour témoigner des efforts de tous pour accéder à leur désir et à leur parole, devrait aussi pouvoir aider bon nombre à penser et à parler ce qui arrive.

Marie-Elisabeth VOLCKRICK

Marcel GALOPIN, *Les expositions internationales au XXème siècle et le bureau international des expositions*, Paris, L'Harmattan, 1997, 364 pages.

Nées au milieu du siècle dernier, avec pour objectifs de glorifier l'industrie, de vanter l'ingénierie et les technologies en général, ainsi de promouvoir les échanges culturels et commerciaux, les expositions universelles peuvent être comprises comme des "gestes politiques" ancrés dans une stratégie de promotion d'image "de la puissance économique, du savoir-faire technologique, du rayonnement culturel et artistique ou encore d'une terre d'avenir au potentiel de développement important". Cette stratégie

d'image s'inscrit dans le "mode de communication «institutionnelle» qu'ont adopté les États contemporains, à l'instar des grandes sociétés multinationales ou non"(p. 259).

Conçues dès le départ pour montrer "les avancées techniques du génie humain" et pour "diffuser le progrès sous toutes ses formes", ainsi que pour "resserrer les liens entre les peuples"(p. 279), elles ont connu une large dynamique d'institutionnalisation, depuis que s'est tenue la première d'entre-elles à Londres en 1851, dont on vante encore aujourd'hui la merveille architecturale que le Crystal Palace, chargé d'abriter "the great exhibition of the works of industry of all nations" a représenté pour l'époque. Ce bâtiment (de 1851 pieds de long), considéré comme "l'une des plus grandes réussites architecturales du XIX^{ème} siècle" fut malheureusement détruit par un incendie en 1937.

C'est ce processus d'institutionnalisation et les principales évolutions du "concept" d'exposition universelle que l'ouvrage de Marcel Galopin a pour ambition de relater, sous ses diverses facettes, humaines, économiques, culturelles et politiques. En s'intéressant tout particulièrement au rôle, au fonctionnement et aux missions du Bureau International des Expositions (B.I.E.), créé dès 1928.

Impliqué dans le mouvement d'institutionnalisation des expositions universelles en tant que délégué de la France au B.I.E. et en tant que commissaire général de son pays dans plusieurs expositions internationales, l'auteur entend principalement à montrer les contraintes et les règles politiques, culturelles et institutionnelles, ainsi que les procédures d'arbitrage et de négociation et les règlements administratifs auxquels sont soumis les organisateurs des expositions et s'interroger sur l'avenir de ces dernières : montrer davantage des idées que des objets G. Brown Goude prévoyait déjà dès 1893 que "l'exposition de l'avenir sera une exposition des idées plus que des objets"(p. 25) ; se combiner ou se positionner par rapport aux autres dispositifs modernes de communication des savoirs technologiques et culturels que sont les musées, les parcs scientifiques, les institutions éducatives et les chaînes de télévision ; ne pas se concurrencer elles-mêmes par une croissance débridée du nombre de manifestations. Partant, il prend forcément en compte le caractère hybride des expositions, et l'amalgame des genres, "mêlant la découverte et l'enseignement au divertissement et à l'esprit de kermesse".

Il met bien en évidence l'effort de communication qui préside à la naissance des expositions –de chaque exposition– basé sur une négociation et une collaboration entre divers acteurs politiques et industriels, techniques et scientifiques, artistiques et commerciaux (avec un très important rôle joué par l'architecture), ou encore, dans certains cas, sociaux (comme c'est le cas du "sociologue" Frédéric Le Play, grand ordonnateur de l'Exposition de Paris de 1867, créateur d'une "commission d'encouragement aux études des ouvriers"). Non seulement les expositions prennent naissance dans les arcanes de la politique et des milieux d'affaires, mais elles impliquent une foule de personnes de secteurs différents, allant des relations internationales aux relations publiques, en passant par les relations sociales et les relations

pédagogiques. Sont ainsi concernés, selon les pays, l'un ou plusieurs des ministères suivants : des affaires étrangères, de l'économie et du commerce extérieur, de l'industrie, du tourisme et de l'agriculture (particulièrement pour les expositions spécialisées que sont les Floriades)... Sont également de plus en plus souvent prises en compte les questions relatives à la lutte contre la pollution, et à protection de la nature et de l'environnement.

L'auteur ne néglige pas les aspects promotionnels des expos, depuis les aspects les plus pratiques –présentation des objets exposés et promotion médiatiques des expo-foires– jusqu'aux modalités de construction de la reconnaissance sociale et de la célébration institutionnelle de tel ou tel pays, de telle ou telle technologie, de telle ou telle innovation. Ainsi, s'arrête-t-il par exemple sur les relations de presse, extrêmement développées et sur leur efficacité (malheureusement évaluée de manière très superficielle quand il relève par exemple en p. 257-258 que “selon les observations faites par certaines ambassades, c'est l'équivalent de plusieurs années d'actions de notoriété dont un pays participant peut bénéficier en six mois d'exposition”).

Mais davantage que la communication, ou que l'économie (l'auteur développe notamment la question des retombées socio-économiques des expositions) ou encore que les aspects sociaux (les chapitres relatifs aux visiteurs constituent la partie la plus pauvre de l'ouvrage), ce sont les problèmes d'organisation et d'institutionnalisation, voire de procédure réglementaire, qui sont au centre des préoccupations de l'auteur : du système de classification des expositions, jusqu'aux règles de reconnaissance et ratification (depuis les principes d'universalisation –distinguant par exemples les expositions générales et les expositions spécialisées– jusqu'aux impératifs de réglementation administrative, telle la durée des expositions, en passant par le rôle du Conseil de l'Europe, les querelles de compétence et de préséance entre les diverses autorités chargées de l'organisation et l'examen des mesures à prendre pour éviter la prolifération des expositions). On reconnaîtra bien à cela le style et les intérêts prioritaires d'un haut fonctionnaire.

Néanmoins, le chercheur à l'affût d'une dimension communicationnelle, ou encore le médiologue, préoccupé par l'analyse politique, l'approche diachronique et l'efficacité symbolique d'un objet matériel de grande dimension –éléments particulièrement pris en compte dans cet ouvrage–, trouveront de quoi satisfaire leur curiosité grâce à l'abondance des données et des faits relatés par l'auteur, ainsi qu'à son statut de témoin direct. Ceci d'autant plus que, comme le note Marcel Galopin lui-même, “intellectuels, scientifiques et artistes de renom écrivent peu sur le sujet”(p. 190).

Ainsi se réjouit-on de trouver dans l'ouvrage une vaste mémoire des faits liés au patrimoine des expositions, qu'elles soient “universelles” comme celle de Bruxelles en 1958 dont on s'apprête à célébrer le 40ème anniversaire, ou “spécialisées” comme celle de Lisbonne qui se tient en 1998 (il existe aussi des expos thématiques ou spéciales). Quelques pages frapperont les lecteurs à la recherche d'informations de type anthropologiques, tout particulièrement celles présentant une journée ordinaire d'un commissaire général élaborées à partir des données contenues

dans les agendas et les carnets de notes de personnes ayant pris part aux expositions universelles.

Axel GRYSPEERDT

Eric LANDOWSKI, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, PUF, Formes sémiotiques, 1997, 250 pages.

Par quels chemins le sujet, pris dans un sens tant individuel que collectif, parvient-il à construire son identité ?

L'auteur tente de répondre à cette question par une approche socio-sémiotique en construisant un modèle conceptuel qui rend compte de la multiplicité des possibles identitaires.

Le discours, au sens élargi de paroles, de regard, du geste, etc., est considéré tant comme acte que comme signe. Acte de génération de sens, et ainsi acte de présentification car Landowski défend l'idée que le sens constitue une condition à la présence. "Nous ne sommes jamais présents à l'insignifiance".

L'approche constructiviste de l'auteur se dégage dès son hypothèse :

A quelles figures, à quels dispositifs, à quels langages recourons-nous pour que, par la médiation de l'Autre, un peu de sens, de temps à autre, nous rende soudain présents à nous-mêmes ?

Le sens est donc toujours à construire, à conquérir.

À travers la construction d'une série de figures et de trajectoires, la question primordiale qui est posée est la suivante :

Qu'en est-il dans ces conditions du "sujet" ? Peut-on encore dire qu'il "choisit" quoi que ce soit, à commencer par son style de vie, manifestation supposée de son "identité" ?

L'ouvrage s'organise en trois étapes, trois pistes complémentaires de création et de présence de l'autre.

La première partie (Identifications) pose le régime de l'altérité du *non-soi* selon lequel les sujets s'identifient réciproquement.

Cette étape permet ensuite à chacun de rejoindre le *soi* (celui qui dit et qui se dit "je") et de sa présence éventuelle à lui-même. C'est l'objet de la deuxième partie (Présentifications).

A travers la troisième partie –très brève– intitulée "Représentations", l'auteur fait intervenir la figure du *tiers*. Celui-ci renvoie au sujet sa propre image en le "représentant".

Une démarche toute particulière s'il en est puisque l'auteur part d'abord à la recherche de l'Autre (le second), avant de se pencher sur l'Un (ego).

D'abord, Landowski présente une approche intéressante du passage qui s'y produit d'une *crise d'Altérité* à une véritable *quête d'identité*, dont le fondement ne passe plus nécessairement par la négation de l'Autre.

Nous entrons alors dans une démarche identitaire différente :

Aux certitudes d'un Nous plein, immobile, transparent et satisfait de lui-même, se sont alors substituées les questions d'un Nous inquiet, en construction, à la recherche de lui-même dans son rapport à l'Autre.

Eric Landowski voit dans ce passage quatre grandes configurations du rapport à l'Autre et à sa propre identité à partir du modèle greimassien. Il parle en termes de stratégies identitaires, ce qui indique bien qu'il se situe non sur un plan philosophique concernant le statut de sujet mais plutôt au niveau des relations intersubjectives vécues, à saisir à travers un ensemble de discours et de pratiques empiriques observables. Voici brièvement présentés ces quatre parcours possibles :

1. Assimilation : l'autre se trouve disqualifié en tant que sujet ; sa singularité ne renvoie à aucune identité structurée. Il s'agit de réduire l'autre au même afin qu'il puisse s'intégrer dans le milieu qui l'accueille. Il s'agit d'une méconnaissance "raisonnée" de ce qui fonde l'altérité du dissemblable. Ce processus de standardisation et d'ingestion du "même" est donc fortement centripète et Landowski parle de *conjonction* des identités.

2. Exclusion : l'autre est nié en tant que tel, à travers le tri et son élimination (solution finale), non plus dans un rapport raisonné mais plutôt passionnel.

Le point commun de ces deux configurations est que, face à une identité de référence homogène, l'altérité ne peut qu'être différence menaçante venue d'ailleurs; mais contrairement à la première configuration, ce mouvement relève de la force centrifuge. Il y a là *disjonction* des identités.

3. Ségrégation : l'autre est reconnu en dépit de sa différence mais l'ambivalence existe entre l'impossibilité d'assimiler et le refus d'exclure.

4. Admission : c'est dans l'acceptation et l'affirmation des différences que peut avoir lieu la rencontre; il s'agit d'une construction permanente du sujet collectif.

Après avoir envisagé et approfondi ces différentes stratégies identitaires sociales, l'auteur choisit d'analyser le terrain des discours et des pratiques de la mondanité en ce qu'il ne met pas directement en jeu l'identité des collectivités mais plutôt se présente comme la traduction de stratégies identitaires individuelles, c'est-à-dire des styles de vie.

Landowski considère (à tort ?) que

cette démarche est homologable en son principe à celle qui organise la diversité des politiques à travers lesquelles, sur un autre plan, les communautés gèrent les unes par rapport aux autres, en tant que sujets collectifs, leur identité culturelle en modulant l'expression des différences censées les individualiser, qu'il s'agisse, selon les cas, d'assumer ou de renier ces différences, de les masquer ou de les exacerber.

L'auteur détermine ainsi à nouveau quatre trajectoires identitaires possibles qu'il nomme styles de vie en considérant les sujets comme des unités par définition en mouvement.

1. Le snob : aspire à se rejoindre avec l'élite qui renvoie à un ailleurs, mais dont les efforts sont si visibles qu'ils en trahissent sa véritable appartenance.

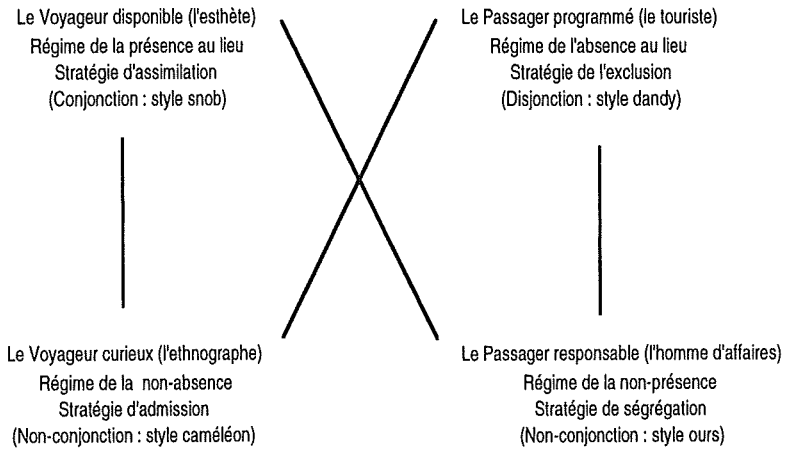
2. Le dandy : prêt à tout au contraire pour s'en démarquer et se disjoindre de la même société.

3. Le caméléon : se fait prendre pour quelqu'un qui appartient déjà au même monde, bien qu'en réalité il ne se soit jamais disjoint de l'univers -tout autre- dont il provient et où, secrètement, il sait pouvoir un jour retourner.

4. L'ours : est un solitaire à qui nul autre que lui-même ne peut indiquer le chemin à suivre et qui, une fois en marche, ne déviara pas, quoi qu'il arrive, de sa propre trajectoire, quitte à rompre la plupart des liens qui le conjoignent à sa sphère d'appartenance.

Enfin, Landowski articule l'expérience du voyage en termes de modalités de l'absence ou de présence au lieu de passage en tant qu'elles constituent en même temps autant de grands types de pratiques identitaires. Il définit ainsi le "Voyageur disponible" (l'esthète), le "Voyageur curieux" (l'ethnographe), le "Passager programmé" (le touriste) et le "Passager responsable" (l'homme d'affaires). Ainsi, la façon dont "l'esthète" se distingue du "touriste" est homologable à celle selon laquelle la figure sociale du *snob* s'oppose à celle du *dandy*. Le premier ne devient ce qu'il est qu'en s'assimilant. Au contraire, le second élément de chaque couple -touriste d'une part, dandy d'autre part- pour s'affirmer eux-mêmes, croiront devoir systématiquement s'exclure du contexte à l'intérieur duquel ils évoluent. Parallèlement, le "Voyageur curieux" est au "Passager responsable" ce que le *caméléon* est à l'*ours*. Le premier -enquêteur, ethnographe- pour recueillir du savoir, a avant tout besoin de se faire admettre dans l'espace-temps où il transite. C'est pour cela que, quel que soit le lieu où il s'introduit, il lui faut se costumer selon la "couleur locale", jusqu'à presque se confondre avec l'autre, sans aller pourtant jamais jusqu'à vouloir se fondre en cette identité autre (à la différence du snob-esthète qui, lui, n'aspire qu'à cela). À l'inverse, même si le Passager responsable -homme d'affaires, missionnaire, coopérant, colon ou conquérant- ne cherche pas, à la différence du touriste-dandy, à se distinguer du milieu où le destin et les circonstances l'ont placé, la nature même de la mission qu'il assume fait cependant qu'il ne peut pas ne pas s'en distancer, tout comme la simple fidélité de l'*ours* à sa nature propre suffisait à creuser l'écart le séparant des gens de son milieu, à le ségréger.

Landowski superpose ces configurations et les modélise selon le schéma greimassien :



La dimension spatio-temporelle est fortement présente et est traitée de manière spécifique à travers tout l'ouvrage. L'espace et le temps sont en effet étudiés à titre d'objets sémiotiques, c'est-à-dire en tant qu'ils font sens. Il s'agit de partir de la compétence des sujets qui, pour se reconnaître et se construire, ont également à *construire* la dimension temporelle de leur devenir et le cadre spatial de leur présence à soi et à l'autre.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les liens qu'établit l'auteur entre la mode (comme énoncé de "ce qui se fait, se dit, se pense, se mange", de "comment voyager, s'habiller, se soigner", etc.) et la politique. Tous deux sont des régulateurs du temps et de l'espace social vécus.

La grande qualité littéraire de ce travail ainsi que la richesse des propos et de l'élaboration théorique contribuent largement à atténuer le sentiment de confusion de niveaux et de construction conceptuelle non aboutie. Ainsi, on peut s'interroger sur les incessants sauts dans l'objet de recherche –superposition des dimensions de construction identitaire individuelle et de quête de soi, dans l'intimité du sujet avec des stratégies identitaires d'ordre social, rapports entre les sujets– sur les distortions entre ce qui est annoncé au niveau de la structure générale et le contenu des différents chapitres, sur le caractère arbitraire de la présentation en trois moments et le déséquilibre conceptuel entre ceux-ci, et enfin sur l'hétérogénéité du corpus touchant à la mode, la politique, la mondanité, la publicité, le dépaysement du voyage, etc. En effet, Landowski part de supports tels que des lettres d'amour ou d'affaires, des récits de voyage ou encore des photographies de mode. Si cette hétérogénéité surprend de prime abord le lecteur, elle ne l'empêchera pas de percevoir aussi l'unité profonde créée par un regard sociosémiotique de présences à l'Autre et par une démarche qui tente de dégager les voies menant à la présence ; présence de l'Autre à soi, de soi à l'Autre et finalement de soi à soi.

Annabelle KLEIN

Monique MUND-DOPCHIE, *La fortune du "Périple d'Hannon" à la Renaissance et au XVII^e siècle. Continuité et rupture dans la transmission d'un savoir géographique*, Namur, Société des Études classiques, coll. d'Études classiques, vol. 8, 1995, 178 pages.

L'Auteur, bien connue des hellénistes spécialistes de la Renaissance pour ses travaux sur la fortune d'Eschyle aux XVI^e et XVII^e siècles, renoue ici avec d'autres recherches portant sur les représentations, anciennes et renaissantes, des confins du monde. Comment l'imaginaire grec concevait-il ces régions éloignées, comment la Renaissance reçut-elle cet héritage, qu'en fit-elle à une époque où, par le fait des explorations et des découvertes, les vérifications devenaient possibles ? Le voyage sera triple pour le lecteur qu'embarquera l'Auteur : en premier lieu, il s'agira d'étudier ce que nous livrent les témoignages antiques relatifs à cette navigation carthaginoise et les éditions s'y rapportant ; en deuxième lieu, de s'interroger sur les interprétations et les références au Périple, aussi bien dans les études consacrées à l'Antiquité que dans le renouveau des études géographiques suscité par les grandes découvertes ; enfin, agrandissant encore la perspective, l'époque étudiée sera replacée dans une chronologie qui reliera les connaissances médiévales et les lectures des XVIII^e et XIX^e siècles.

Voilà situé dans ses grands traits le projet dont l'ouvrage est l'aboutissement, sans doute encore provisoire. La sociologie de la connaissance met aujourd'hui en évidence ce que, de leur côté, les historiens des sciences avaient également reconnu : une découverte scientifique survient, est acceptée et exploitée lorsqu'elle est devenue "acceptable" pour la société où l'événement se produit. De même, le comparatiste sait d'expérience que la comparaison n'est féconde qu'à l'intérieur d'un champ de comparabilité, vérité que le psychanalyste connaît aussi dans sa pratique puisqu'il ne peut anticiper la prise de conscience de l'analysant que de la faible distance qui l'en séparait encore. Monique Mund-Dopchie débute son ouvrage par une citation d'A. Jaulgonne¹ qui assimilait les premiers voyages de découverte à des rondes que feraient, la lanterne à la main, des hommes perdus la nuit dans une forêt immense. Ils s'avancent le plus possible, puis regagnent leur campement tandis que les ténèbres s'emparent à nouveau des lieux qui ne sont plus éclairés. L'étonnement du découvreur n'est que peu partagé par une société qui, selon les termes de Monique Mund-Dopchie, retombe vite dans le scepticisme, tandis que la découverte sombre alors dans l'indifférence et l'oubli.

Ceci constitue la toile de fond sur laquelle est retracée l'histoire du texte de la navigation d'Hannon le Carthaginois le long des côtes occidentales de l'Afrique. Les nombreuses versions de ce récit qui circulaient dans l'Antiquité furent considérées comme des "fables divertissantes" quoiqu'une

¹ A. JAULGONNE, *Voyages et naufrages mystérieux*, Paris, 1950, p. 3.

partie des informations que le texte véhiculait ait cependant été retransmises. Les fragments du texte qui nous sont aujourd'hui accessibles – quelques allusions et une brève relation en grec – se prêtent aisément à la poursuite d'une fort ancienne controverse. En effet, pour les uns, le récit est fictif, il importe d'en établir les sources grecques et d'en retracer la filiation. Les autres, au contraire, y voient un fidèle témoignage d'un récit réel à partir duquel ils s'efforcent de reconstituer le passé de l'Afrique. M. Mund-Dopchie se situe d'emblée en dehors de ces deux lectures qu'on pourrait, rapidement, qualifier d'historienne et de littéraire, selon qu'on privilégie l'interprétation historique ou, au contraire, l'interprétation littéraire des fragments hannoniens. L'Auteur choisit, en effet, d'aborder la place occupée par la navigation d'Hannon dans l'imaginaire des découvreurs, essentiellement des XV^e et XVI^e siècles. La démarche était résolument interdisciplinaire puisqu'il fallait allier diverses perspectives, historique, littéraire, ethnographique, géographique, etc., et se documenter à de nombreuses sources, d'accès souvent difficile. Malgré toutes ces difficultés, l'Auteur a réussi le pari d'écrire un texte de lecture agréable, accessible à un large public même s'il est d'abord destiné à un public spécialisé.

Guy JUCQUOIS